

au monde de plus *poncif* : L'homme au début de sa vie, est placé entre deux chemins, celui du vice et de la vertu !... On en a fait des peintures, des bas-reliefs et des apologues ! C'est un *cliché*, mais au fond c'est vrai... Il faut choisir et, quand on a choisi, il faut aller de l'avant, carrément...

— J'en arrive à moi...

— Venu au monde je ne sais ni où ni comment, car on a bien gardé vis-à-vis de moi et on garde encore le secret de ma naissance, je fus élevé par une femme à laquelle me confia ma mère inconnue.

— Cette femme, cette nourrice, possédant une demi-douzaine de rejetons légitimes, ne s'occupa du petit étranger que pour lui donner la pâtée et la niche, et nullement pour combattre et dompter les mauvais instincts qu'il pouvait avoir... Or, je n'avais que de ceux-là...

— Lorsque j'atteignis ma septième année, on me mit au collège ; j'y restai jusqu'à l'âge de vingt ans...

— Au risque de passer à vos yeux pour un *monsieur qui se gobe*, je suis bien forcé de convenir que le hasard m'avait doué d'une intelligence de premier ordre.

— Je fis de brillantes études, mais si je mordis à la science, je ne mordis point à la vertu, il s'en fallut même du tout au tout, car, à mesure que je passais de l'enfance à l'adolescence, mes instincts vicieux se développaient...

XIX

— Quand j'atteignis vingt ans, poursuivit Maurice, je considérais l'honnêteté comme une auperie, je trouvais que la vie doit avoir un but unique : la jouissance, et que pour atteindre ce but tous les moyens sont légitimes.

— Je le croyais ; je le crois encore.

— En sortant du collège je me trouvai la bride sur le cou, maître absolu de ma personne.

— La femme qui remplaçait ma mère ne s'occupait de moi que pour me remettre, à des époques fixes, des sommes insuffisantes.

— Je n'étais pas assez naïf pour demander à un travail sérieux les ressources qui me manquaient ! Je me jetai dans la vie d'aventures ; je profitai de tous les hasards heureux ; je devins joueur et joueur habile, sachant par mon adresse forcer la chance à se déclarer pour moi lorsqu'elle semblait vouloir me tenir rigueur...

— De tout cela je vécus tant bien que mal, plutôt mal que bien, mais je me répétais sans cesse : De tels expédients sont misérables !... Je me méprise moi-même en songeant qu'une simple maladresse de ma part suffirait pour m'envoyer en police correctionnelle et qu'alors je serais perdu... Il faudrait trouver une grande opération qui m'enrichirait d'un seul coup !...

— Et je comptais sur le hasard.

— Il me vint en aide en me mettant sur la piste du secret auquel vous allez devoir la fortune.

— Pour posséder ce secret, il fallait sacrifier un homme et une femme ; je n'hésitai pas... seulement je pris mes précautions afin de ne laisser derrière moi aucun indice qui pût lancer sur mes traces les limiers de la police...

— Il est impossible, vous entendez bien, IMPOSSIBLE, qu'on devine l'auteur du double assassinat dont les circonstances mystérieuses surexciteront dès demain la curiosité du monde entier...

— Quoi qu'on fasse, on n'aura jamais le mot de l'énigme sanglante.

— Vous me connaissez maintenant, messieurs, aussi bien que je me connais moi-même, puisque je viens de me montrer à vous à visage découvert...

— J'ai pris la place de l'envoyé extraordinaire arrivant de Londres et supprimé par moi, et je vous apporte les notes qu'il devait remettre, au chemin de fer du Nord, à M. Jules Thermis, de Bruxelles...

— Voilà pourquoi je suis ici...

Maurice se tut.

Verdier avait écouté non sans stupeur ce jeune homme dont le cynisme dépassait toute vraisemblance, et qui parlait comme de la chose la plus simple, la plus normale, du double meurtre qu'il venait de commettre.

Lartigues, lui, regardait Maurice avec une averse curiosité.

Il trouvait étrange et séduisante la physionomie de ce bandit parisien dont l'élégance était irréprochable, les traits charmants, les yeux doux, la voix bien timbrée, et les manières absolument correctes.

Tout en lui l'attirait, même ce cynisme dont s'étonnait le faux abbé Myriss.

Il voyait en Maurice un scélérat hors ligne, une sorte de génie du crime dont la prodigieuse intelligence devait enfanter des merveilles.

— Qui vous a mis sur la piste de notre secret ? demanda-t-il.

— Je vous l'expliquerai tout à l'heure, messieurs, si vous le désirez, répondit le jeune homme, mais je dois d'abord vous rendre compte des papiers trouvés par moi dans le tabernacle du tombeau Kourawieff et grâce auxquels j'ai su l'adresse de M. Jules Thermis ; de ceux portés par votre messagère et de ceux, beaucoup plus importants, que j'ai soustraits à l'envoyé de Londres.

— Je dois en outre vous remettre les cent mille francs en billets de banque qui devaient être déposés dans le tombeau pour M. Thermis... Les voici...

Et Maurice tira de l'une des poches de son paletot la liasse de billets de banque qu'il plaça sur une table.

Lartigues et Verdier marchaient de surprise en surprise.

— Et maintenant, poursuivit le jeune homme prenant des papiers dans sa serviette d'avocat, voici vos notes :

— Primo : Celle que M. Thermis adressait à *Cinq-Deux*.

— Secundo : Celle de *Cinq-Deux*, (qui, sans doute, n'est autre que M. l'abbé Meyriss), répondant à M. Thermis.

Le jeune homme, tirant de sa serviette un nouveau papier, continua :

— Voici maintenant la pièce importante que vous attendiez et qui motive votre séjour à Paris. Veuillez la lire.

Et il tendit aux deux associés la copie du testament d'Armand Dharville.

Lartigues la prit et la lut avec attention, ainsi que Verdier qui s'était penché sur son épaule et lisait en même temps que lui.

— Douze millions sept cent cinquante mille francs ! s'écria-t-il les yeux flamboyants de cupidité.

— Ah ! Michel Brémont est un habile homme ! dit Maurice.

— Mais les notes dont parle le testament ? demanda Verdier.

— Voici la première, monsieur... répondit le jeune homme en présentant un papier au faux ecclésiastique. Elle a trait à Simone, la première fille de Valentine Dharville... Voyez.

Verdier prit la note et la parcourut rapidement.

— En voici une seconde, ajouta Maurice en exhibant un autre papier. Elle est importante, mais n'offre pas cependant l'intérêt de la dernière, qui explique clairement l'idée de Michel Brémont, qui m'a éclairé moi-même, et que je vous prie d'étudier avec beaucoup d'attention.

Le faux abbé prit le troisième papier et lut à haute voix ces lignes que nous connaissons déjà :

— " Armand Dharville est mort le 30 décembre 1876, — il importe de bien comprendre que si les deux enfants avaient cessé de vivre avant l'année révolue et le jour fixé pour le partage de la fortune, cette fortune resterait aux mains de V**** qui la partagerait également entre les Cinq.

" Faire agir UNE CONSCIENCE FACILE en la surveillant "

Maurice exhiba son porte-cigares, y prit 1 rothschild l'alluma, en tira 2 ou 3 bouffées et dit :

— Ceci me paraît devoir se traduire d'une façon très précise par ces mots renfermant une recommandation prudente : Les CINQ ne doivent point agir ouvertement, mais trouver un homme intelligent, habile, sans scrupules, qui pour une somme convenue d'avance ferait adroitement disparaître les 2 enfants. L'idée n'est pas mauvaise, mais elle n'offre un danger...

— Lequel ? demanda Lartigues.

— L'homme employé, tout en étant un mercenaire chargé d'une besogne dont il ignorerait le but, pourrait avoir trop d'intelligence et chercher quelles raisons d'une importance capitale exigent la suppression des 2 filles de Valentine Dharville.

— Une fois le champ des suppositions ouvert devant lui il trouverait la vérité, ou tout au moins il s'en approcherait beaucoup.

— Dès qu'il aurait trouvé, il deviendrait votre maître au lieu de rester votre instrument, il ferait du chantage à la dernière minute et vous demanderait une grosse part de l'héritage...

— Le moyen de ne point céder, s'il vous plaît ?

— Et au cas de refus il vous dénoncerait, ou plutôt il avertirait moyennant finance la famille d'Armand Dharville, et vos beaux rêves d'héritage s'évanouiraient en fumée...

— Or, voici ce que, moi, je viens vous proposer.

— J'ai supprimé 2 personnes pour me mettre en possession de votre secret, et ce double meurtre vous est un sûr garant que je ne vous trahirai point ; je me suis livré à vous ; si maintenant je voulais vendre ce que je sais à Valentine Dharville, il vous suffirait d'un mot pour m'envoyer à l'échafaud, et c'est un voyage que j'espère bien ne faire jamais.

— Inutile d'ajouter que ma conscience est facile et que j'exécute d'une main sûre ce que j'ai résolu.

— Il manque un membre à l'association des Cinq, puisque j'ai envoyé dans un monde meilleur l'honorable Jonathan Wild.

— La perspective de partager avec vous les millions de feu Dharville me sourit infiniment et réaliserait mon *desideratum*, car j'ai toujours nourri l'espérance de vivre et de mourrir dans la peau d'un millionnaire...

— Je puis être l'homme demandé par Michel Brémont, et je le serais, mais à la condition d'être admis à remplacer le mort dans la société des Cinq à laquelle, permettez-moi de l'affirmer sans vanité sottise et sans fol orgueil, ma collaboration à venir ne serait point inutile...

— J'ai dit.

— J'attends."

Lartigues ne pouvait s'empêcher d'admirer de plus en plus cette nature exceptionnellement perverse dont la hardiesse et le sang-froid lui paraissaient surblimes.

Il souriait.

— Vous êtes audacieux ! dit Verdier.

— Pardieu ! répliqua Maurice. L'audace fait vaincre l'impossible ou plutôt elle l'annihile.

— Vous êtes bien jeune.

— Trouvez-vous par hasard que ma grande jeunesse m'empêche de raisonner et d'agir ? Rien ne me surprend, rien ne m'émeut, rien ne m'inquiète... Mon âme est de bronze dans un corps d'acier ; la jouissance chez moi ne détruit pas la raison, et me laisse toujours maître de ma pensée et de ma parole...

— Vous nous offrez d'entreprendre avec nous la recherche des deux enfants de Valentine Dharville ?

— Oui.

— Et vous vous chargeriez seul de rendre la succession vacante ?...

— Par la suppression des héritières... acheva Maurice. Je suis prêt...

Lartigues et Verdier échangèrent un regard.

La physionomie tranquille et ouverte, le regard très doux, la voix très calme de cet homme de vingt-quatre ans à peine, parlant d'assassiner deux jeunes filles comme il aurait parlé d'une partie de plaisir, faisait passer de petits frissons sur l'épiderme du faux abbé Meyriss.

XX

Maurice continua :

— Maintenant vous connaissez mes principes et mes ambitions, donc ne me demandez plus rien... Vous avez besoin d'un gaillard solide et sûr... je suis le gaillard qu'il vous faut, et je vous le prouverai bien quand vous aurez fait de moi l'un des vôtres... Allons, décidez-vous !